Chapitre 1
Vendredi 17 mars 1882

Laszlo le Brave attrapa le manche de la poêle à frire, le tint en l'air, prêt à frapper d'un grand coup le méchant Diable tapi à ses pieds.

– Ça t'apprendra à essayer d'enlever les jeunes filles ! s'écria Laszlo en abattant sa poêle à frire sur le sommet du crâne du Diable avec un bruit sourd.

Le public applaudit avec tant de fougue qu'on n'entendait presque plus les paroles de Laszlo. Ce dernier salua dans notre direction, tandis que le Diable se levait aussitôt d'un bond et s'enfuyait. Dès que Laszlo s'aperçut qu'il avait perdu sa proie, il s'élança à sa poursuite.

Sophie Solymosi et moi étions si près de la scène que nous pouvions voir chaque fissure du visage en bois de Laszlo le Brave, son gros nez rouge, ainsi que les taches qui souillaient le manteau écarlate et galonné de la marionnette.

Je cherchai Esther des yeux parmi les villageois hilares, mais je ne la vis nulle part. Elle nous avait promis, à sa sœur et à moi, d'essayer d'obtenir de sa maîtresse la permission de venir. Après tout, les spectacles itinérants de marionnettes étaient des événements rares dans le village reculé de Tisza-Eszlar.

– Est-ce que tu vois Esther ? (Le large visage de Sophie avait une expression inquiète.) Elle devrait être là, maintenant.

– J'imagine que Mme Huri ne l'a pas laissée venir.

– Cette sorcière traite ma petite sœur plus mal qu'une esclave ! Maman dit que, dès qu'elle aura deux forints en poche, Esther pourra rendre son tablier.

Nous nous tournâmes de nouveau vers la scène. Laszlo le Brave marchait sur la pointe des pieds derrière le Diable, tenant une fois encore sa poêle en l'air.

La voix haut perchée d'un enfant s'éleva de la foule :

– Qu'est-ce qu'il fait, Laszlo le Brave ?

Un garçon plus âgé, à peu près de mon âge, qui le tenait par la main, le fit taire. Je le reconnus aussitôt. C'était Moric Scharf, accompagné de son petit frère, Sam. Leur pantalon noir, les franges qui dépassaient de leur chemise blanche, la calotte noire qui couvrait leurs cheveux montraient que c'étaient des garçons juifs du Vieux Village. Ils ressortaient comme des corbeaux au milieu des paysannes aux chemises brodées, aux jupons superposés, et des paysans vêtus de pantalons larges. Les longues mèches bouclées qui descendaient devant leurs oreilles leur donnaient un air étrange et exotique. Moric était beaucoup plus grand et plus maigre que dans mon souvenir.

Je les regardai avec curiosité, car je n'avais pas parlé à Moric depuis longtemps. Nous avions le même âge. Nous jouions souvent ensemble quand nous étions petits, pendant que ma mère faisait de la couture pour Mme Rosenberg, une amie de la belle-mère de Moric. Moric savait à peine parler hongrois, mais ça n'avait pas d'importance. Nous jouions à chat, courant comme des fous entre les

rosiers du jardin de Mme Rosenberg, tandis que maman lui faisait essayer ses nouveaux vêtements, et les ajustait sur elle. Quand je devins plus grande, maman me laissa à la maison pendant qu'elle allait chez les dames qui l'employaient. Les rares fois où je voyais Moric dans la rue, il murmurait un timide bonjour et se hâtait de s'en aller avant que je puisse lui parler. Les garçons juifs restaient entre eux.

J'avais dû le fixer, car Moric leva les yeux vers moi, et nos regards se croisèrent un instant. Il baissa la tête, devenant écarlate. Je dus me mordre la lèvre pour m'empêcher de rire. Il était si drôle avec ses oreilles en feu.

Je reportai mon attention sur la scène, tandis que la foule autour de nous commençait à crier et à siffler. Les spectateurs se mirent à scander : « Tue le Diable ! Tue le Diable ! » Laszlo le Brave assomma le Diable et s'assit sur lui, c'était la fin du spectacle.

– C'était bien amusant ! dis-je à Sophie en ajustant mon fichu pour être sûre qu'il couvre ma joue gauche.

Sophie passa son bras sous le mien.

– Rentrons.

– Est-ce que tu veux qu'on s'arrête chez Mme Huri pour voir Esther ?

– Cette vieille chouette ne laissera pas Esther nous parler, répondit sombrement Sophie.

– On peut essayer de la voir dans la cour, pendant que Mme Huri est à l'intérieur. Je me fais du souci pour Esther.

Sophie soupira.

– Moi aussi. Elle se conduit bizarrement depuis quelque temps. Elle ne sourit jamais. Elle est toujours triste. Tu te

rappelles qu'elle chantait comme un oiseau pendant qu'elle travaillait ? Elle n'ouvre plus la bouche, et quand je lui demande ce qui la ronge, elle ne veut rien me dire.

– Peut-être qu'elle me le dira, à moi.

Tandis que nous avancions dans la foule, je cherchai les garçons juifs des yeux, mais ils avaient disparu.

Je me faufilai avec Sophie dans la cour de Mme Huri par la porte latérale. Esther sortait du grain d'un grand panier en osier, et le donnait à manger aux poulets. Il y avait de grands et de petits poulets, des poulets gras, et quelques poulets chétifs. Des poussins d'un jaune vif essayaient désespérément de picorer des graines sur le sol. Les piaillements de la volaille affamée étaient assourdissants. La maîtresse d'Esther n'était pas en vue.

Esther nous salua d'un air absent.

– Pourquoi est-ce que tu n'es pas venue voir le spectacle de marionnettes ? Nous t'attendions, dit Sophie.

– Mme Huri ne m'a pas laissée y aller. (Esther haussa les épaules.) Ça m'est égal.

Elle jeta la dernière poignée de grain aux poulets, posa le panier sur les marches du perron, et s'essuya les mains sur son tablier.

– Je vais déjeuner. Vous pouvez rester un peu ?

J'hésitai. Si papa rentrait avant moi, il me le ferait payer. Je regardai la position du soleil. Avec un peu de chance, il me restait quelques minutes de liberté.

– Papa ne sera pas encore à la maison. Je peux rester.

– Moi aussi, dit Sophie.

Sophie travaillait comme domestique chez les Rosenberg, qui la traitaient aussi bien que leur propre fille,

Rosie. Ses vêtements étaient beaucoup plus jolis que ceux d'Esther et les miens. Elle pouvait aller et venir à sa guise, du moment que son travail était fait.

Esther nous guida le long d'un étroit sentier qui traversait un potager au bout de la cour. Elle ouvrit une porte découpée dans la clôture en bois, et nous emmena vers un ruisseau sinueux, presque entièrement caché par les hauts joncs qui poussaient au bord de l'eau. Esther écarta les roseaux, découvrant une petite clairière. Je me glissai entre les joncs avec Sophie, et nous nous assîmes à côté d'elle.

– C'est mon endroit secret, dit Esther. Je viens dès que je peux. Ici, ma maîtresse ne peut pas me trouver.

Elle sortit un morceau de pain noir de la poche de son tablier.

– Vous en voulez un peu ? demanda-t-elle.

La vue du pain me mit l'eau à la bouche, mais je fis non d'un signe de tête. Je savais que c'était tout ce qu'on lui donnait pour son repas.

– Je mangerai à la maison.

– Moi aussi, ajouta Sophie.

– Je n'ai pas vraiment faim, dit Esther, et elle se mit à grignoter la croûte.

– J'aurais voulu que tu voies le spectacle de marionnettes, dit Sophie. C'était tellement drôle ! Je ne pouvais plus m'arrêter de rire.

– Laszlo le Brave est un héros formidable !

Esther ne paraissait pas faire attention à nous. Les bras repliés sur sa poitrine, elle se balançait d'avant en arrière, regardant fixement l'eau claire qui coulait un peu plus bas. Nous pouvions voir les galets dans le lit du ruisseau